

Après un moment de délibération à voix basse entre le chef et le guide, celui-ci s'enfonça sous la voûte sombre qui était à droite ; cinq minutes après, M. Berryer et le chef se mirent en marche par le même chemin, laissant immobile, à la place qu'ils quittaient, leur quatrième compagnon, qui, cinq minutes après, les suivit à son tour.

A trois cents pas de là, M. Berryer et le chef trouvèrent leur éclairé arrêté ; il leur fit un signe de la main pour commander le silence, et laissa tomber à voix basse ces paroles : Une patrouille !

En effet, ils entendirent ce bruit régulier de pas que fait une troupe en marche : c'était une de mes colonnes mobiles qui faisait sa ronde de nuit.

Bientôt le bruit se rapprocha d'eux, et ils virent se dessiner sur le ciel les baïonnettes des soldats qui, pour éviter l'eau qui coulait dans les chemins creux, n'avaient suivi ni l'une ni l'autre des deux routes, dont l'embranchement avait causé l'hésitation momentanée du guide ; mais ils avaient suivi le talus, et marchaient de l'autre côté de la haie, sur le terrain qui dominait les deux sentiers creux par lesquels il était encadré. Si un seul des quatre chevaux eût henni, la petite troupe était prisonnière ; mais, comme s'ils avaient compris la position de leurs maîtres, ils restèrent silencieux comme eux, et les soldats passèrent sans se douter qu'il y avait là quelqu'un. Quand le bruit des pas des soldats se fut perdu dans l'éloignement, les voyageurs se remirent en marche.

A dix heures et demie, on se détourna de la route, et l'on entra dans un petit bois. La petite troupe y mit pied à terre ; on laissa les chevaux sous la garde de deux paysans, et M. Berryer et le chef continuèrent seuls leur route.

On n'était plus très éloigné de la métairie où se trouvait Madame ; mais comme on voulait entrer par une porte de derrière, il fallut faire un détour et passer à travers des mirrais où les voyageurs enfouirent jusqu'aux genoux ; enfin on aperçut la petite masse sombre que formait la métairie entourée d'arbres, et bientôt l'on fut arrivé à la porte ; le chef frappa d'une manière particulière.

Des pas s'approchèrent, et une voix demanda :—Qui est là ?

Le chef répondit par un mot d'ordre commun, et la porte s'ouvrit.

C'était une vieille femme qui remplissait l'office de concierge ; mais elle était accompagnée, pour plus de sûreté, d'un grand et robuste gaillard, armé d'un bâton qui, dans de pareilles mains, était aussi dangereux que quelque arme que ce fût.

—Nous voudrions voir M. Charles, dit le chef.

—Il dort, répondit la vieille, mais il a dit de l'avertir si quelqu'un venait ; entrez dans la cuisine et je vais le réveiller.

—Dites-lui que c'est M. Berryer arrivant de Paris, ajouta celui-ci.

La vieille les laissa dans la cuisine et sortit. Les voyageurs s'approchèrent de la cheminée immense où luisaient quelques brasiers, restes du feu de la journée. Une planche s'y enfonçait par l'une des extrémités, tandis que l'autre supportait une de ces chandelles de résine qu'on emploie ordinairement dans les chaumières vendéennes.

Au bout de dix minutes, la vieille rentra et avertit M. Berryer que M. Charles était prêt à le recevoir, et qu'elle venait le chercher pour le conduire auprès de lui ; il la suivit donc, et, montant derrière elle un mauvais escalier en dehors de la maison, qui semblait collé le long du mur il arriva à une petite chambre, située au premier, la seule, du reste, qui fut à peu près habitable dans cette pauvre petite métairie.

Cette chambre était celle de la duchesse de Berry. La vieille ouvrit la porte et, restant en dehors, la referma sur M. Berryer.

Son attention se porta d'abord tout entière sur Madame.

Elle était couchée sur un mauvais lit de bois blanc, grossièrement équarri à coups de serpe, dans des draps de batiste très-fin, et couverte d'un châle écossais à carreaux verts et rouges. Elle portait sur la tête une de ces coiffes de laine qui appartiennent aux femmes du pays et dont les bords retombent sur les épaules. Les murs étaient nus ; une mauvaise cheminée en plâtre chauffait l'appartement, qui n'avait pour tous meubles qu'une table couverte de papiers, sur lesquels étaient posées deux paires de pistolets ; dans un coin de l'appartement, une chaise sur laquelle étaient jetés un costume complet de jeune paysan et une perruque brune."

L' entrevue de M. Berryer avec Madame la duchesse de Berry avait pour but de déterminer cette princesse à quitter la France ; il représentait auprès d'elle, ainsi que nous l'avons dit, les notabilités légitimistes de la capitale.

On sait que M. Berryer fut arrêté à Angoulême, peu de jours après cette entrevue, d'où il était sorti l'âme navrée de douleur ; car il prévoyait l'issue d'une insurrection que toutes les ressources de son éloquence n'avaient pu empêcher.

Traduit en cour d'assises pour la part qui lui était imputée dans les mouvements de la Vendée, M. Berryer, après le désistement du ministère public, fut acquitté à l'unanimité et aux applaudissements de la foule, comme devait l'être quelques mois plus tard, sous l'impression de sa puissante parole, l'illustre auteur du *Génie du Christianisme*.

M. Berryer s'éleva dans cette cause à une telle hauteur d'éloquence et d'argumentation, que jamais acquittement ne fut plus complet. "Tous ceux qui l'ont entendu se souviennent encore de tout ce qu'il y eut de subtil et de véritablement inspiré, lorsqu'à l'aspect de la Sainte-Chapelle, invoquant les grandeurs de la vieille monarchie française, il plaçait la royauté proscrite sous la protection du Dieu de saint Louis. Il y eut là, à sa voix, une de ces

impressions électriques et involontaires qu'il n'est donné qu'au génie de produire."

Depuis cette époque jusqu'à ce jour, aucun fait nouveau et important n'est venu s'ajouter à la vie publique de M. Berryer, et faire diversion à ses travaux parlementaires et judiciaires ; nous bornerons donc ici ces détails biographiques, et passerons maintenant à l'appréciation de l'orateur.

"M. Berryer est le plus grand de nos orateurs.

Depuis Mirabeau, personne n'a égalé M. Berryer.

La nature l'a traité en favori : sa taille n'est pas élevée ; mais sa belle et expressive figure peint et reflète toutes les passions de son âme. Il domine l'assemblée de sa tête haute. Mais ce qu'il a d'incomparable, et par dessus tous les autres orateurs de la chambre, c'est le son de sa voix, la première des beautés pour les orateurs.

M. Berryer ne doit pas seulement sa prééminence au hasard de ses qualités extérieures. Il est maître aussi dans l'art oratoire. Ce qui rend M. Berryer supérieur, c'est que, dès le seuil de son discours, il voit, comme d'un point élevé, le but où il tend. Il n'attaque pas brusquement son adversaire : il commence par tracer autour de lui plusieurs lignes de circonvallation ; il le débusque de poste en poste, il le trompe par des marches savantes ; il s'en rapproche peu à peu, il le suit, il l'enveloppe, il le presse, il l'étouffe dans les replis redoutables de son argumentation. Cette méthode est celle des grands esprits, et elle fauguerait bientôt un auditoire aussi inattentif qu'une chambre française, si M. Berryer ne soutenait pas sa préoccupation légère, par le charme de sa voix, l'animation de son geste, et la noblesse élégante de sa diction.

D'ailleurs, après s'être laissé entraîner à la suite de l'orateur, et au moment où l'on se croit dévié de sa route et égaré, on se sent, avec plaisir, ramener au but par un détournable et ingénieux, et l'on applaudit avec transport à la puissance de son art.

Sa mémoire contient sans efforts les dates les plus compliquées, et son doigt se pose sans hésitation sur les passages dispersés des nombreux documents qu'il analyse et qui fortifient la trame de ses discours.

Rien n'égale la variété de ses intonations, tantôt simples et familières, tantôt hardies, pompeuses, ornées, pénétrantes.

Sa véhémence n'a rien d'amer et sa personnalité rien d'injurieux.

Il tire d'une cause tout ce qu'elle contient à la fois de précieux et de solide, et il la hérissé d'arguments si captieux et si serrés, qu'on ne sait plus par où l'aborder, ni la prendre.

Lorsqu'il a parcouru la série de ses preuves, il s'arrête un court moment ; puis il les entasse les unes sur les autres, et il en fait un monceau sous lequel il acable ses adversaires.

Il captive, il retient, il déclasse l'attention de ses auditeurs, pendant plusieurs heures de suite ; il les prend, sans les égarer, sous le péristyle et à travers les belles colonnades de son discours ; il les éblouit par le spectacle varié de son génie ; il les suspend au charme de sa magnifique parole.

Homme du monde et d'un caractère enjoué, M. Berryer n'est pas naturellement laborieux. Il est doué cependant d'une forte aptitude pour les affaires. Nul, quand il veut, n'approfondit mieux une question, n'en rassemble les détails avec une investigation plus savante et mieux ordonnée.

Peut-être, au milieu de sa vaste diction, n'est-il pas, quelquefois, très correct ; mais ce défaut, commun à tous les improvisateurs, ne nuit pas à l'effet de ses discours. Nous avons déjà dit qu'il ne fallait ni analyser, ni lire nos orateurs ; il faut les entendre. Leur renommée serait plus grande, si la presse ne les reproduisait pas : ils ont un ennemi dans chaque sténographe.

Mais ce que tous les sténographes ne reproduisent jamais, c'est la voix de M. Berryer, cette voix dont les cordes vont remuer les fibres des organisations nerveuses. Lorsqu'il les a mises physiquement en rapport avec lui, il leur communique, comme par une sorte d'électricité, les rapides émotions de son âme, il est musicien par l'organe, peintre par le regard, poète par l'expression.

Il faut le voir courrir son adversaire, le saisir et s'en emparer : il le tient entre ses serres, et lorsqu'après l'avoir meurtri et déchiré, avec quelle expression de fierté dédaigneuse il le rejette du haut de sa tribune !"

"Obligé de faire face à toutes les questions, le talent de M. Berryer, si plein de ressources, n'a fait défaut à aucune ; il a été hardi sans empêtement, et adroit sans bassesse. Homme d'affaires, il a remué les chiffres avec passion ; homme de parti, il a remué les passions avec calme. Personne n'a su, comme lui, entrer dans une discussion et en sortir, choisissant toujours le moment favorable, attaquant pour ne pas être attaqué, modéré lorsqu'il le faut, violent lorsqu'il le faut, insisif, moqueur, jetant, comme à plaisir, les trésors de sa parole, et laissant en tous lieux des traces de son passage.

A ce geste empreint d'une autorité assurée et tranquille, à cette voix si belle quand elle s'émeut, à cette attitude, qui ne reconnaîtrait à l'instant même un des maîtres de la tribune ? On devinerait, rien qu'à le voir, l'un de ces hommes forts, auxquels a été octroyé par le ciel le magnifique don de l'éloquence ; il porte écrit sur son front large et découvert le signe du génie et de l'inspiration oratoire. Veut-il parler, chacun se tait, et les mille rivalités qui bourdonnent dans l'enceinte législative, sont silence devant lui. On ne citerait pas un second exemple, dans tout le cours de notre histoire parlementaire, d'un triomphe aussi complet. Ses amis l'ont vanté ; son nom a servi de drapé. On lui a tenu compte de ce qu'il avait dit et de ce qu'il avait tu. Ceux-ci l'ont aimé pour sa hardiesse ; ceux-là l'ont aimé pour sa prudence ; les autres, et c'était le plus grand nombre, n'ont voulu voir dans M. Berryer que le grand orateur et le grand artiste. Insoucieux de la renommée il a vu